

aimables et simples qui ont puisé dans les salutaires exemple de la sainte et vraie famille les principes solides qui font les bonnes épouses et les bonnes mères, oh ! l'on a pour soi quatre-vingts gages de bonheur sur cent ; c'est comme si vous aviez entre les mains une argile céleste dont il vous faut faire une statue en laquelle vous mettez votre âme, votre vie pour l'animer. Le bonheur—et le plus grand qui soit en ce monde !—vous l'avez en germe ; à vous de le soigner, de l'arroser comme une tendre fleur qu'un souffle peut briser, qu'un rayon de soleil trop ardent peut brûler à jamais.

Le cœur d'une jeune fille, d'un de ces anges qui ont pour ciel la famille et pour ange gardien une mère, une vraie mère, c'est un trésor, une richesse sans pareille, et la source du bonheur le plus grand, le plus parfait que l'homme puisse rêver. Mais entre l'instant où elle quitte la couronne d'oranger et l'instant où elle se donne à vous, il n'y a plus alors que votre créature, celle qui vous appartient de former, à vous homme qui connaissez le bon et le mauvais de la vie ! La jeune fille n'existe plus ; elle est devenue la source de votre bonheur ou de votre malheur, l'ange ou le démon de votre foyer, la mère ou la marâtre de vos enfants. Elle aussi tient en germe toute votre existence ; car la vie de l'homme ne commence véritablement que par le mariage.

Ah ! qui que vous soyez, si vous avez le trésor dont je viens de vous parler, un de ces anges terrestres qui sous le nom de femmes comprennent que la vie est un devoir, que le mariage est l'union de deux cœurs, de deux âmes, et non un caprice, —soyez heureux et certain de votre bonheur ! votre lever sera salué, comme votre coucher, par une douce parole et un gai sourire ; une pensée aimante vous suivra dans votre labeur avec le baiser bien tendre qui aura chanté sur vos lèvres avant votre départ, et à quelque heure que vous rentriez, vous trouverez au seuil de votre foyer, pour vous accueillir avec un doux visage, partager vos peines, vos espérances, vos douleurs, l'ange sacré du foyer domestique—votre chère petite femme ! la douce créature qui s'est identifiée à vous, qui s'est faite vous !...

Oh ! pour elle, j'en suis certain—ou alors vous seriez le dernier des misérables—vous n'aurez aussi que de bonnes et douces paroles ; si vous avez à la reprendre, à la conseiller, vous le ferez amicalement, avec une tendresse persuasive ; et surtout, vous vous garderez bien de blesser en rien ce cœur jeune et charmante devenu le sanctuaire de votre bonheur. Chaque jour alors, vous apporterez votre douce récompense, et vous apprendrez que la vie a bien des charmes quand, de part et d'autre, on comprend le mariage ainsi. Riche ou pauvre, vous ne serez jamais malheureux, car une bonne femme est non seulement une source de consolation perpétuelle, mais un trésor toujours ouvert sous la main d'un bon mari.

* *

Mais une mauvaise femme... ah ! Dieu vous en garde, car celle-là est la source de l'éternel malheur !!! Vous seriez un ange de bonté, de douceur, d'indulgence de pitié même... rien de votre part ne la touchera, et elle fera de vous le plus misérable des hommes ! Ce ne sera point pour vous qu'elle vivra, qu'elle pensera ; tout partira d'elle pour revenir à elle : elle ne comprendra ni vos pensées, ni vos soucis, ni vos douleurs ; votre intérieur ne sera pas la source de ses joies ; il lui faudra le monde, le caquetage, la toilette, l'admiration, en un mot toutes les choses fausses et vaines auxquelles s'attachent, comme des sangsues, les êtres faux et vains eux-mêmes. Cette femme-là ne s'est point mariée pour avoir un nom, la considération, un foyer, un mari, des enfants, le bonheur ; elle a voulu une machine qui travaillât pour elle, un mannequin qui se mît à sa fantaisie, un

être qu'elle pût avilir, fouler aux pieds selon ses caprices, en lui enlevant jusqu'à la dignité morale !

Elle ne vous saura gré de rien ; elle ne vous tiendra compte ni de vos vertus, ni de vos efforts pour la rendre heureuse, ni de votre instruction, ni de votre talent ; quelle soit la sottise personnifiée, elle se croira supérieure à vous, et si vous avez le malheur de lui céder, de vous laisser dominer par elle, vous êtes perdu ! Point de remède possible avec une telle femme, et surtout si chez elle l'éducation première fait complètement défaut : il faut que vous soyez ou tyran ou esclave, et quelque soit le lot que vous choisirez, vous serez malheureux !

Oh ! par pitié pour vous-même, réfléchissez donc longuement et mûrement avant d'accomplir ce grand acte qu'on appelle le mariage !

Quelle que soit la femme que vous convoiterez, ne vous attachez que secondairement à la forme, à l'extérieur, à la beauté, à ses charmes : que d'anges sont des démons !...

Cherchez le cœur, rien que le cœur ; trouvez-le simple, dévoué, aimant ; quand vous serez sûr de lui—et du vôtre !—placez alors en lui les actions sans prix du... bonheur conjugal.

RUANT.

Contre l'amitié.

On se sert, en général, un peu trop de certaines pensées toutes faites, à la portée de tout le monde. *Il faut avoir des amis partout* est une de ces pensées qui se logent entre le crâne et la peau de la tête, de ces pensées qui ne font éprouver aucune fatigue au cerveau, avec lequel elles n'ont aucune communication.

J'ai connu en Allemagne un homme jeune, bien fait, à moitié spirituel, passablement brave, riche. en un mot, fort disposé à être heureux. Pour y parvenir, il résolut de mettre en pratique cet aphorisme : il faut avoir des amis partout.

Il donnait à diner, prêtait de l'argent, sacrifiait ses intérêts, permettait à qui voulait de rendre ses chevaux poussifs ; il donnait la main à son bottier, et déposait de temps à autre sa carte chez un tulleur. Si un passant l'eût regardé de travers, il eût été cinq nuits sans dormir ; la bienveillance générale était une des conditions de son existence. Il jouait aux échecs et perdait ; il faisait des vers, et les faisait mauvais ; il dansait, et dansait gauchement ; enfin il n'avait de supériorité dans aucun genre, et ne pouvait exciter l'envie, si ce n'est pour sa fortune, mais sa fortune n'était pas à lui. Il avait treize amis qui se faisaient habiller chez son tailleur, trente étaient chaussés par son bottier ; toute la ville se coiffait chez son chapelier ; on ne pourrait dire le nombre de gens auxquels il donnait à souper.

Tout le monde était son ami, tout le monde le tutoyait : il était enchanté. Peut-être, s'il eût regardé d'un peu près les bénéfices de cette amitié universelle, eût-il vu que ces gens qui ne chantaient jamais parce qu'ils avaient la voix fausse ne s'en faisaient aucun scrupule devant lui. L'hiver, on le mettait loin du feu pour donner la meilleure place à un étranger. On lui donnait à diner avec la soupe et le bouilli (on ne se gêne pas avec ses amis), on servait tout le monde avant lui, et les enfants essayaient leurs tartines sur ses vêtements.

Un jour, un de ses amis lui écrivait une lettre en ces termes :

« Sauve-toi ; je suis entré dans une conspiration qui vient d'être découverte ; on a saisi mes papiers ; comme tu es mon ami, comme je sais que l'on peut compter sur toi, je t'avais mis un des premiers sur la liste. Notre affaire est cer-

« taine, nous serons tous condamnés à mort ; fuis sans perdre un instant. »

Hermann demeurait dans un quartier de la ville assez éloigné. L'homme chargé de la distribution des lettres s'aperçut que la lettre destinée à Hermann était la seule à porter dans son quartier. Il pensa ne pas devoir se gêner avec un ami ; il remit au lendemain pour porter la lettre en même temps que les autres, qui ne pouvaient manquer de venir pour le même quartier. Il ne porta la lettre que le surlendemain. Derrière lui arrivaient les soldats chargés de l'arrêter.

Le chef de la troupe était un ami d'Hermann ; il ne voulait pas avoir la douleur de l'arrêter lui-même, et resta à la porte ; les soldats, sans chefs pour les réprimer, maltraitèrent fort le prisonnier.

Néanmoins, sous prétexte de s'habiller, il passa dans un cabinet et sauta par la fenêtre.

Il tomba précisément sur son ami, que sa sensibilité retenait malheureusement à la porte. L'ami jeta un cri qui donna l'alarme ; il fut repris et conduit en prison.

On instruisit son procès ; toute la ville était convaincue de son innocence ; mais la plupart des juges se récusèrent pour ne pas avoir en aucun cas à condamner un ami. L'accusateur, qui était son ami, comprit que sa réputation d'impartialité se trouvait singulièrement compromise avec sa liaison connue avec l'accusé ; pour combattre cette prévention, il se vit forcé de le charger plus qu'il n'avait jamais fait pour aucun autre. Son avocat était tellement ému, car il était son ami, que, lorsqu'il voulut parler, sa voix fut étouffée par ses sanglots. Il reprit un peu courage ; mais sa mémoire était troublée, les arguments sur lesquels il avait le plus compté ne se présentaient plus qu'à travers un nuage, sa voix était faible et mal accentuée.

Hermann fut condamné à l'unanimité.

L'autorité, vu le nombre infini de ses amis, redoutait un coup de main pour forcer la prison et l'enlever ; aussi fut-il mis aux fers et ne lui laissait-on la consolation de voir personne.

Le jour de son supplice arriva : un moment de désespoir lui prêta des forces, il se débarrassa de ses liens, échappa aux soldats, et se serait enfui si la foule immense de ses amis eût pu s'ouvrir assez vite pour lui livrer passage ; il fut rattrapé et garrotté. Le bourreau, qui avait été son ami, avait peine à contenir sa douloureuse émotion ; sa main, mal assurée, ne put séparer la tête du tronc qu'au cinquième coup.

A. K.

Ça et Là.

Nous avons une bonne nouvelle à annoncer aux amateurs de la bonne musique. Nos lecteurs apprendront avec le plus grand plaisir que notre diva canadienne est à nous préparer le plus beau gala musical qui nous sera donné d'entendre.

Monsieur et madame Auguste Robert se sont embarqués hier soir pour faire un voyage à New York, où ils devront en même temps engager les meilleurs artistes pour assister madame Robert au concert qu'elle se propose de donner à Montréal, tout prochainement.

Le public amateur est désireux d'entendre celle que le monde artistique compte déjà comme une étoile qui a brillé sur la scène parisienne, par ses talents remarquables, par l'ampleur, la richesse et la beauté de sa voix.

Nous accusons réception d'un livre très intéressant, dû à la plume d'un jeune écrivain canadien, M. George Le May.

Ce livre est écrit par un jeune homme, et il s'adresse à la jeunesse, dont il ne manquera pas de charmer les loisirs. Le style est sobre et facile, la pensée est claire et précise. Les observations sont frappantes de justesse et pleine d'originalité.

Nous en publierons prochainement quelques extraits.